3053 B 34 III-1 HHY LA MÉDECINE

SANS MÉDECIN,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

Paroles de MAL Scribe et Bayard,
MUSIQUE DE M. HÉROLD,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE,

PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI,

LE 15 OCTOBRE 1833.



J. N. BARBA, LIBRAIRÉ,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1832

PERSONNAGES.

ACTEURS.

M. DELAROCHE, négociant	M. Henri.
AGATHE, sa fille	MII. MASSI.
DARMENTIÈRES, médecin	M. Vizintini.
MISTRESS BERLINGTON	Mme Boulanger.
LORD ARTHUR, son neveu	M. PONCHARD.

La scène se passe à Paris chez M. Delaroche.

Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène dans l'ordre où ils se placent en partant de la droite.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,

LA MÉDECINE

SANS MÉDECIN.

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

Le théâtre représente l'arrière-boutique d'un magasin de soieries et de nouveautés; un bureau à droite, porte de cabinet du même côté; étalage d'étoffes dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE. AGATHE, DELAROCHE.

(Delaroche est à droite à son bureau, et feuillette un registre. Agathe est assise à gauche et travaille à une broderie.)

INTRODUCTION.

DUO.

DELAROCHE, avec desespoir et regardant le registre.

Oui, c'en est fait, plus d'espérance! Mon malheur n'est que trop certain.

(montrant Agathe.)

A ses yeux cachons ma souffrance; Pour moi seul gardons mon chagrin.

AGATHE, chantant en travaillant.

Jeune Tyrolienne, On t'attend dans la plaine Pour conduire la chaîne

* Que ta voix gdidera.
Ah! ah! ah! ah! ah!

A tes sons, en cadence, Va s'animer la danse; Par ta seule présence Le plaisir reviendra. Ab! ah! ah! ah! ah!

DELAROCHE, de l'autre côté.

Et je me trouve la victime De ceux même que j'obligeais.

(frappant du poing sur le registre.)

Ils m'ont entraîné dans l'abime!

AGATHE, levant la tête à ce bruit.

Mon père!...

(le regardant.)

Eh! mais, dans tous vos traits

Quel trouble!...

DELAROCHE, cherchant à se remettre.

Moi! je travaillais.

(à part, la regardant.)

Ma pauvre fille!.ah! quel dommage! Et moi qui révais son bonheur! Ne lui laisser pour héritage Que la honte et le déshonneur!

AGATHE, qui s'est levée et s'est approchée de lui.

Qu'avez-vous?

DELAROCHE.

Je n'ai rien; va, reprends ton ouvrage Et ta chanson... tes chants me donnent du courage.

ENSEMBLE.

(Tout en chantant, Agathe regarde toujours son père avec inquiétude.)

AGATHE.

DELAROCHE, à part.

Jeune Tyrolienne On t'attend dans la plaine, etc.

Oui, c'en est fait, plus d'espérance! Mon malheur, etc.

AGATHE.

Vous avez beau dire, vous souffrez, vous êtes malade; oh! vous me l'avez avoué hier, et d'ailleurs je le vois bien! Si vous consentiez à voir un médecin... un seul, mon papa.

DELAROCHE.

A quoi bon?

AGATHE.

Écoutez donc, un médecin! si ça ne fait pas de bi en, ça nepeut pas faire de mal.

DELAROCHE.

Ah! tu crois?

AGATHE.

Dans Paris on peut choisir... il y en a tant!...

DELAROCHE, souriant.

Il y en a trop.

AGATHE.

Et voyons... pour avoir votre confiance... s'il était vieux?

DELAROCHE.

Oui, un ami de la routine, un entêté qui aimerait mieux laisser partir son malade que de le sauver par des moyens à la mode!

AGATHE.

Vous avez raison; ce n'est pas ce qu'il vous faut; mais un jeune docteur?

DELAROCHE.

Encore!... quelque étourdi qui se jette à corps perdu sur les pas d'un maître dont il gâte la doctrine en l'exagérant; un ennemi de tout ce qui est vieux, fût-ce le bien! un romantique en médecine!

AGATHE.

Eh bien! non; mais on pourrait... en cherchant un peu... Tenez, celui dont je vous parlais hier soir... monsieur Darmentières!

DELAROCHE.

Monsieur Darmentières! par exemple! celui-là moins que tous les autres.

AGATHE.

Mais mon papa...

DELAROCHE.

Non... je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas... ne m'en parle jamais. Allons, mon enfant, rassure-toi.. ne pleure pas... je suis mieux que tu ne penses... il faut que je passe à ma caisse... adieu... je suis très bien... adieu.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE II.

AGATHE, seule.

Oui, très bien!... comme si je ne le voyais pas; et maintenant, comment dire cela à monsieur Darmentières! s'il vient.... et il viendra! Il y a de quoi le mettre en colère et la colère d'un médecin, ça peut avoir des suites... Ah! mon Dieu! c'est lui!

SCÈNE III.

AGATHE, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES.

Pardon... c'est sans doute à mademoiselle Agathe Delaroche que j'ai l'honneur...

AGATHE.

Oui, monsieur.

DARMENTIÈRES.

C'est vous, mademoiselle, qui m'avez fait prier de passer ici... je suis un peu en retard... c'était l'heure de mes consultations...

AGATHE.

Gratuites?

SCÈNE III.

DARMENTIÈRES.

Oui, à de pauvres diables qui sans cela n'auraient pas le moyen d'être malades. Eh! mais, c'est singulier... non, je ne me trompe pas... je vous connais, je vous ai rencontrée...

AGATHE.

Oh! plusieurs fois... et hier encore, chez cette pauvre mère de famille...

DARMENTIÈRES.

C'est cela, dans les mansardes, où vous portiez des secours, des bienfaits... Mademoiselle, quand on a l'habitude de se rencontrer dans ces lieux-là, on est déjà d'anciens amis... Voyons, pourquoi m'avez-vous fait appeler? est-ce quelque malheureux à secourir? s'agit-il de nous entendre?... le malade...

AGATHE.

Ah! monsieur, c'est quelqu'un qui m'est bien cher!

DARMENTIÈRES.

Et à moi aussi, par conséquent... Ah! mon Dieu! comme vous paraissez émue!... Cette personne, c'est...

AGATHE.

C'est mon père.

DARMENTIÈRES.

Votre père!... je conçois... allons, rassurez-vous; je ne suis pas très habile, mais je guéris... quelque-fois... Je verrai votre père... il aura confiance en moi.

AGATHE.

Eh bien! non, monsieur, voilà ce qui me désole, il n'a pas consiance... et quand je lui ai parlé de vous hier... ce matin...

DARMENTIÈRES.

Il vous a répondu... achevez...

AGATHE.

C'est que je ne sais comment vous dire qu'il ne veut pas vous recevoir....

DARMENTIÈRES.

Eh bien! c'est dit à présent... ça ne doit plus vous embarrasser... et la raison?

AGATHE, avec embarras.

C'est qu'il ne croit pas à la médecine.

DARMENTIÈRES.

N'est-ce que cela? ni moi non plus.

AGATHE.

Vous, un médecin?

DARMENTIÈRES.

C'est peut-être pour cela; bien plus, je soutiens, c'est là mon système, qu'il n'y a point de maladies; non pas que mes confrères n'en fassent de très belles, et qui sont d'un excellent rapport; mais presque toujours elles ont leur source dans nos chagrins, dans nos passions, dans nos peines secrètes; c'est là que je les attaque pour les guérir, persuadé qu'un médecin qui observe en sait plus que tous les philosophes. Voyez cette jeune femme que la jalousie dévore, cette jeune fille qu'un amour malheureux a flétrie, ce citoyen que le remords accable, ce sybarite que les plaisirs ont usé: ils sont malades, ils le seront demain davantage...; mais combattez par la raison, par des bienfaits, par un peu d'espérance le mal qui les déchire, aidez-les à rejeter le poids qui les tue, leurs forces se ranimeront; ils reviendront à la santé, au bonheur, à la vie... Voilà mon système, mademoiselle; trouvez-vous qu'il soit si mauvais?

AGATHE.

Au contraire; et c'est pour cela sans doute qu'hier

encore, dans la mansarde où je vous ai rencontré, votre bourse...

DARMENTIÈRES.

Chut! c'est mon secret!... Cette pauvre femme, elle avait plus besoin d'un peu d'argent que de toute la science de nos docteurs; vous aviez commencé le traitement, j'ai doublé la dose et la voilà guérie.

AGATHE.

On ne me trompait pas; vous êtes si bon, si bien-faisant!

DARMENTIÈRES.

Allons, allons, ménagez ma modestie... à charge de revanche... Revenons à ce qui vous intéresse, à votre père; vous connaissez mon système à présent.

AGATHE.

Oui, monsieur, mais ce n'est pas ici que vous en ferez l'application; l'estime de tout le monde... une fille qui l'aime...

DARMENTIÈRES.

Oh! oui, il est bien heureux, je n'en doute pas; et cependant il soussre, dites-vous?

AGATHE.

Oui, souvent, je le vois bien... Ah! mon Dieu! voilà du monde, quelqu'un qui vient pour acheter.

DARMENTIÈRES, prenant un journal.

Faites vos affaires, j'attendrai; vous savez bien que nous sommes d'anciens amis, et entre amis...

AGATHE.

Ah! que vous êtes bon!

SCÈNE IV.

DARMENTIÈRES, MISTRESS BERLINGTON, AGATHE.

MISTRESS BERLINGTON, à la cantonade.

C'est bien, attendez, on vous appellera. (à A gathe.) Ah! ma belle demoiselle, je suis un peu pressée, faites-moi servir sur-le-champ.

AGATHE.

Que désire madame?

MISTRESS BERLINGTON.

Des étoffes de soie.... une garniture de salon... quelque chose d'élégant... (Darmentières qui tient son journal se retourne et lève la tête) Eh! mais, je ne me trompe pas... c'est vous, docteur!...

DARMENTIÈRES.

Mistress Berlington!...

MISTRESS BERLINGTON.

J'allais chez vous... en sortant d'ici... c'est pour cela que j'avais gardé mes chevaux, quoique vous m'ayez recommandé l'exercice. (à Agathe.) Ah! mademoiselle, voilà la note que mon tapissier a faite; voyez ce qu'il me faut, je vous prie. (Agathe passe dans le magasin; à Darmentières.) Vous viendrez avec moi, n'est-il pas vrai? je vous enmène...

DARMENTIÈRES.

Non pas, on a besoin de moi ici; tandis que vous...

MISTRESS BERLINGTON.

Je ne peux pas m'en passer, docteur, je ne le peux pas; depuis deux jours que je ne vous ai vu, je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre. Et vous me laissez!... vous vous emportez contre moi!...

DARMENTIÈRES.

Il n'y a peut-être pas de quoi, vous qui, Française et veuve d'un négociant anglais, riche et sans enfans, me refusez cinquante louis pour traiter de pauvres malades qui meurent de faim!

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'avais pas d'argent.

DARMENTIÈRES.

Et aujourd'hui... de nouvelles emplettes...

MISTRESS BERLINGTON.

Ne vous fâchez pas; j'ai envoyé ce matin ce que vous exigiez afin que vous reveniez chez moi.

DARMENTIÈRES, qui jusques la lui a toujours parlé en lui tournant le dos, se retourne d'un air gracieux.

C'est différent... vous êtes donc bien malade?

MISTRESS BERLINGTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Et qu'avez-vous?

MISTRESS BERLINGTON.

Je ne sais, mais ce matin je me regardais dans ma glace, et je ne suis pas contente de moi; cela va mal, oh! très mal!

COUPLE TS.

PREMIER COUPLET.

Doucement je sommeille, Mes songes sont heureux; Je déjeune à merveille, Et je dine encor mieux; Et pourtant, moins légère, Quand je veux m'élancer, Je ne sais quoi sur terre Semble, hélas! me fixer. Ma taille qu'on admire

(formant le cercle avec ses dix doigts.)

Ne tient plus dans cela... Chaque jour me retire Ma fraicheur qui s'en va...

Alr! docteur, cher docteur, docteur, daignes me dire Quand cela reviendra.

DEUXIÈME COUPLET.

De mes graces parée,
Lorsque dans un salon
Je passe la soirée
A jouer au boston,
Tout ce qui m'environne
A toujours cinquante ans;
Partout je vois l'automne,
Et jamais le printemps;
Plus de tendre sourire,
Regards, et cætera;
Chaque jour me retire
Un galant qui s'en va...

Ah! docteur, cher docteur, docteur, daignez me dire Quand cela reviendra.

DARMENTIÈRES.

Je comprends, je comprends; ce que nous appelons une maladie chronique.

mistress berlington, effrayee.

Chronique!

DARMENTIÈRES.

Oui, qui vient avec le temps.

MISTRESS BERLINGTON.

Et ça se passera?

DARMENTIÈRES.

Au contraire.

MISTESS BERLINGTON.

Et quel remède y a-t-il?

DARMENTIÈRES.

La raison; il faut s'en faire une... il faut savoir vieillir.

MISTRESS BERLINGTON.

Qu'est-ce que cela signifie?

DARMENTIÈRES.

Nous allons encore nous fâther, mais peu importe, voila mon ordonnance: il faut quitter le rose et les fleurs et les coiffures en cheveux, ne plus danser la galope, se créer des goûts paisibles, un intérieur agréable, se faire des amis, une famille... et pour commencer, vous raccommoder avec votre neveu contre qui vous plaidez.

MISTRESS BERLINGTON.

Jamais; je ne puis le souffrir.

DARMENTIÈRES.

Et moi, je l'aime de tout mon cœur. Un Anglais cependant, le seul parent de feu votre mari; mais noble, généreux, un cœur d'or, qui, lors de ce duel où je l'ai soigné et où il a manqué mourir, voulait de force et malgré moi me laisser toute sa fortune; heureusement qu'en France les médecins n'héritent pas, sans cela je ne sais pas comment j'aurais fait pour m'y soustraire. Voilà ce qui vous convient, ce qui vous tiendra lieu de fanille... il faut qu'il devienne votre fils.

MISTRESS BERLINGTON.

Mon fils! à moi! à mou âge! je me remarierai plutôt. Sa ez-vous qu'il vient de gagner contre moi un procès qui lui donne une fortune immense?

DARMENTIÈRES.

Vous étes si riche!

MISTRESS BERLINGTON.

On ne 'est jamais assez... Et j'en appelle. Savezvous en outre qu'il s'est permis, dans un bal où je dansais, de ces railleries qu'on ne pardonne pas? qu'il m'a tourne en ridicule, moi, docteur, moi? vous ne le croirez pas?

DARMENTIÈRES.

Si, parblea!

MISTRESS BERLINGTON.

Et loin de me raccommoder avec lui, si je peux trouver quelque moyen de me venger, de l'humilier, de le tenir dans ma dépendance...

DARMENTIÈRES.

Et c'est comme cela que vous voulez bien vous porter? de la colère, de l'emportement; voilà comme on se donne le choléra.

MISTRESS BERLINGTON.

Le choléra! ah! mon Dieu! moi, qui en ai tant peur!

DARMENTIÈRES.

Eh bien! il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est d'avoir de la bonté, de la douceur...

MISTRESS BERLINGTON.

J'en aurai.

DARMENTIÈRES.

De bannir tout sentiment de haine, tout ce qui excite, tout ce qui irrite.

MISTRESS BERLINGTON.

Je verrai... je tâcherai... ce neveu... je le déteste bien pourtant; mais la santé avant tout.

AGATHE, rentrant.

On vient de porter à la voiture de madame tout ce qu'elle avait demandé; et si madame n'est pas contente, nous changerons les étoffes.

MISTRESS BERLINGTON.

C'est bien, mon enfant, c'est bien. — Je vois verrai, docteur, n'est-il pas vrai? Vous m'avez dt tout à l'heure un mot qui me fait trembler; j'ai si peur maintenant de me mettre en colère, que cela me donne une irritation continuelle. Vous viendrez, n'est-ce pas? je ne crains plus rien quand je vous vois.

DARMENTIÈRES.

C'est bon, c'est bon; songez à mon orionnance.

(Mistress Berlington sort.)

SCÈNE V.

DARMENTIÈRES, AGATHE.

DARMENTIÈRES.

J'ai cru qu'elle ne s'en irait pas. A nous deux maintenant, mon enfant; revenons à ce qui vous intéresse bien davantage... à votre père; il souffre, dites-vous?

AGATHE.

Il dit que non, mais il me trompe; je le vois toujours triste... soucieux...

DARMENTIÈRES.

Est-ce que son état l'ennuierait?

AGATHE.

Non, monsieur, il y est si estimé... il y jouit d'une telle considération...

DARMENTIÈRES.

C'est égal, on tient à s'élever; le négociant veut devenir banquier, et le banquier ministre; c'est la maladie du siècle.

AGATHE.

Mon père m'a toujours dit qu'il voulait vivre et mourir dans son comptoir.

DARMENTIÈRES.

Alors ce n'est pas cela; mais s'il n'a pas d'ambition pour lui, peut-être en a-t-il pour vous... peut-être des idées de mariage?...

AGATHE.

Au contraire, depuis quelque temps il éloigne ces idées-là; et si j'osais vous faire part de la dernière de mes observations... peut-être cela vous mettrait-il sur la voie.

DARMENTIÈRES.

Parlez, mon enfant.

AGATHE.

Mais c'est que pour cela il faudrait entrer dans des détails qui me concernent.

DARMENTIÈRES.

Raison de plus! on doit tout dire à son médecin; achevez, de grace, achevez!

AGATHE.

C'est qu'il y a deux mois, je me rendais à Rouen, avec ma tante, en diligence, et voilà que l'essieu se brise... la voiture verse...

DARMENTIÈRES.

Jusque-là rien d'extraordinaire... cela arrive tous les jours.

AGATHE.

Moi, je n'eus aucun mal, mais ma tante fut assez grièvement blessée.

DARMENTIÈRES.

Et je n'étais pas là!

14

AGATHE.

Hélas non! mais par bonheur, dans ce moment, passait sur la grande route une berline élégante où il n'y avait qu'un seul voyageur... un jeune étranger... Il s'élance de voiture, et avec une bonté, une obligeance que je n'oublierai jamais, il prodigue à ma tante les soins les plus touchans; voyant qu'elle avait besoin d'être transportée...

DARMENTIÈRES.

Il offre sa berline.

AGATHE.

Oui, monsieur; il y monte avec nous jusqu'à la ville voisine, et là, loin de nous quitter, il reste auprès d'elle pendant deux jours; il y serait même demeuré bien davantage encore, si son domestique ne lui eût répété toute la journée en mauvais anglais: «Mais, mon-

sieur, l'ambassadeur vous attendra. Et, avant son départ, il voulait absolument savoir qui j'étais, mon nom, ma demeure... Moi, j'allais le lui dire; c'est ma tante qui m'en a empêchée, prétendant que ce n'était pas convenable, et cela est cause que je ne l'ai pas revu... et que je ne le reverrai sans doute jamais!

darmentières.

Ce qui vous fait de la peine?

AGATHE.

Sans doute! ne pouvoir s'acquitter envers lui, et lui témoigner notre reconnaissance...

DARMENTIÈRES.

Et puis... qui sait?... des idées de jeune fille... un roman qui aurait pu, comme tous les autres, finir par un mariage.

AGATHE.

Vous croyez?...

DARMENTIÈRES.

Dame!... ça s'est vu... et qu'en dit votre père?

AGATHE.

Mon père!... c'est justement là où je voulais en venir, et voilà le plus étonnant.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Lorsque j'en parlais à mon père,
D'un air et sombre et douloureux,
Il attachait sur moi les yeux,
Et des pleurs baignaient sa paupière.
Sur ce sujet alors supprimant mes discours,
Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

DEUXIÈME COUPLET.

Quand pour moi dans le voisinage D'hymen par hasard on causait, Soudain mon père soupirait

A ce seul mot de mariage; Et moi, sur ce sujet supprimant mes discours, Je n'en parle jamais... et j'y pense toujours.

16

DARMENTIÈRES, reflechissant.

En effet, il y a dans cette appréhension, dans cet éloignement pour votre établissement, quelque chose qui, comme vous le disiez, peut nous faire arriver à la source du mal, et nous en viendrons à bout, je vous le promets.

AGATHE, le poussant à gauche.

C'est mon père... le voilà!... tenez, tenez, il ne nous aperçoit seulement pas; regardez comme il a l'air sombre et soucieux.

DARMENTIÈRES, l'examinant d'un air effraye, et à part.

Ah! mon Dieu! il y a dans ces traits-là du malheur réel. (regardant encore.) Un morne désespoir! c'est plus sérieux que je ne pensais. (à A gathe à demi-voix.) Laissez-nous, mon enfant, laissez-nous; il faut que nous soyons seuls.

AGATHE.

Oui, monsieur le docteur.

(Elle sort en faisant des signes à Darmentières.)

SCÈNE VI.

DELAROCHE, DARMENTIÈRES.

(Delaroche est plongé dans ses réflexions; Darmentières, qui s'est assis en face de lui, l'examine toujours avec attention, la main et le menton appuyés sur sa canne.)

DELAROCHE, à part.

Cette lettre de change de Londres peut arriver d'un instant à l'autre; dix mille francs à payer, aujourd'hui, ce matin! et Verdier, mon commis, ne revient pas!

Verdier que j'ai envoyé chez tous mes amis... si toutefois il en reste quand on est dans le malheur. (Il lève les yeux et aperçoit Darmentières assis vis-à-vis de lui et qui l'examine.) Ah! que veut monsieur?

DARMENTIÈRES.

Rien; je vous attendais pour vous parler.

DELAROCHE, avec crainte.

Monsieur est négociant, et vient de Londres peutêtre?

DARMENTIÈRES, à part.

Comme il est troublé!

DELAROCHE, avec desespoir.

Vous venez de Londres, n'est-il pas vrai?

Non, monsieur. (Delaroche fait un geste de joie, à part.) C'est singulier, ce mot seul l'a calmé. (haut.) Je suis de Paris, et, quoique vous ne me connaissiez pas, je suis de vos amis; car, lorsque je me mets une fois à aimer les gens, c'est de tout mon cœur, de toutes mes forces, et c'est ainsi déjà que j'aime votre fille.

DELAROCHE.

Ma fille!

DARMENTIÈRES.

Rassurez-vous, je ne viens pas vous la demander en mariage; je sais que cela vous déplaît, vous fait de la peine...

DELAROCHE, avec trouble.

A moi, monsieur?

DARMENTIÈRES.

On me l'avait dit; j'en suis sûr maintenant, et c'est par intérêt, par amitié pour elle que je viens à votre secours.

DELAROCHE, lui prenant la main.

A mon secours, est-il possible? Ah! monsieur, vous me rendez la vie!

í

DARMENTIÈRES.

C'est mon devoir.

DELAROCHE.

Et qui vous amène vers moi? qui donc êtes-vous?

DARMENTIÈRES, qui lui a pris le pouls.

Darmentières, médecin.

DELAROCHE, retirant sa main avec colère.

Un médecin! chez moi!

DARMENTIÈRES.

Et pour qui me preniez-vous donc?

DELAROCHE.

Un médecin! quand j'ai déclaré que je ne voulais pas en voir, que je n'en avais pas besoin, que je n'étais pas malade!

DARMENTIÈRES.

Plus que vous ne croyez; mais rassurez-vous, nous vous guérirons.

DELAROCHE, avec colère.

Monsieur...

DARMENTIÈRES.

Oh! vous ne me connaissez pas! quand j'ai promis de sauver un malade, que cela lui convienne ou non, il faut qu'il en prenne son parti, et malgré la Faculté, malgré vous-même, je vous guérirai; oui, monsieur, je l'ai promis, je vous guérirai; pour cela, il n'y a qu'une difficulté, c'est de savoir ce que vous avez, et nous le saurons, je suis déjà sur la voie.

DELAROCHE.

Silence, monsieur, silence, on vient.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR.

TRIO.

ARTHUR, à la cantonade.

John, avec la voiture attendez à la porte.

DARMENTIÈRES.

Eh! mais... c'est lord Arthur! c'est un de mes cliens.

ARTHUR.

Moi-même, cher docteur.

DARMENTIÈRES.

Voyez comme il se porte!

ARTHUR.

Je ne vous ai pas vu, je crois, depuis long-temps.

DARMENTIÈRES, souriant.

C'est peut-être pour ça... Vous venez, je suppose, En ces beaux magasins acheter quelque chose.

(à Delaroche.)

Faites-le payer cher.

DELAROCHE, avec indignation.

Monsieur...

DARMENTIÈRES.

C'est pour son bien.

Il n'a qu'un seul défaut: il est propriétaire De quelques millions dont il ne sait que faire.

DELAROCHE, soupirant.

Ah! il est bien heureux.

darmentières, vivement.

Que dites-vous?

DELAROCHE.

Moi? rien.

DARMENTIÈRES, l'observant.
D'où vient qu'il a pali?

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES, à part.

DELAROCHE, à part.

Je n'y suis pas encore; Mais sachons découvrir Le mal qui le dévore

Et que je veux guérir.

Mon malheur qu'on ignore Va donc se découvrir! Quand on se déshonore On n'a plus qu'à mourir.

ARTHUR, à Darmentières.

Vous que j'aime et j'honore, Ce soir j'allais partir, Et vous revoir encore Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, à Arthur.

A vos ordres, monsieur, me voilà... quelle étoffe Voulez-vous qu'on vous montre?

ARTHUR.

Aucune.

DELAROCHE, étonné.

Eh quoi! vraiment?

ARTHUR.

Je ne tiens pas au luxe.

DARMENTIÈRES.

Oh! c'est un philosophe.

DELAROCHE.

Oui vous amène alors?

ARTHUR.

Je viens pour un paiement:

Une lettre de change.

DELAROCHE, troublé.

O ciel!

DARMENTIÈRES, l'observant.

D'où vient son trouble?

ARTHUR-

Dix mille francs!

ACTE I, SCÈNE VII.

DELAROCHE, à part.

Grand Dieu!

(haut.)

Mon caissier est sorti;

Mais dans quelques instans...

DARMENTIÈRES, de même.

Ah! sa påleur redouble.

DELAROCHE.

Il va rentrer...

ARTHUR, negligemment.

Très bien, j'attendrai.

DELAROCHE.

Je frémi.

DARMENTIÈRES, l'observant toujours.

J'y suis, j'y suis... l'infortuné!

(montrant la lettre de change.)

Voilà d'où vient son mal : j'ai trop bien deviné!

ENSEMBLE.

DARMENTIÈRES.

ARTHUR, à Darmentières.

Ce mal qui le dévore,

J'ai su le découvrir.

Ah! je l'espère encore,

Je pourrai le guérir!

Vous que j'aime et j'honore, Ce soir je dois partir, Et vous revoir encore Me cause un grand plaisir.

DELAROCHE, à part.

Une heure, une heure encore! Tout va se découvrir! Quand on se déshonore On n'a plus qu'à mourir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ARTHUR, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, le regardant sortir.

Pauvre homme! il est bien malade!

ARTHUR, froidement.

Ah! il a une maladie?

DARMENTIÈRES.

Oui... (à part:) maladie d'argent! mal épidémique, et source de tant d'autres. (haut.) Et je vous avoue que je suis inquiet pour lui.

ARTHUR, froidement.

Moi, je ne le suis pas; il est entre vos mains.

DARMENTIÈRES, avec embarras.

Vous êtes bien bon; mais j'ai idée que sans être médecin, vous pourriez m'aider dans le traitement.

ARTHUR, froidement.

Hier, peut-être; aujourd'hui, impossible; j'ai d'autres idées, je pars!

DARMENTIÈRES.

Et pour quel endroit?

ARTHUR.

Ça, docteur, c'est mon secret.

DARMENTIÈRES.

Et depuis quand en avez-vous pour moi? qu'est-ce que cela veut dire? qu'est-ce que cela signifie? si vous avez quelque bonne fièvre, quelque bonne maladie, ça me regarde; je suis votre médecin... et si c'est quelque chagrin, ça me revient encore, ça m'appartient, car je suis votre ami, et tout à l'heure je prenais votre défense auprès de mistress Berlington, votre tante, et je n'ai pas craint, pour vous, de me fâcher avec ma meilleure malade.

ARTHUR.

Vous avez raison, docteur, vous êtes mon vrai, mon seul ami, et avant mon départ autant me confier à vous... voilà ma situation.

AIR.

Dans le monde, lorsque je vois Une femme au joli minois, Je regarde et cela m'ennuie; Lorsqu'à table, dans un festin, On me verse un nectar divin, Je bois... et puis cela m'ennuie. Oui, même au sein de la folie, Je ris, et puis cela m'ennuie.

Le son du cor retentissant, Les chiens, les chevaux et la chasse, Et le champagne pétillant, Rien ne m'amuse, tout me lasse.

Alors, docteur, alors, ma foi, Je me suis dit à part moi:

Sur cette terre
Que puis-je faire?
J'ai su, j'espère,
De tout user,
C'est mon envie:
Si tout m'ennuie,
Quittons la vie
Pour m'amuser.

Oui, dans ma sagesse profonde, Dès ce soir je serai parti, Afin de voir dans l'autre monde Si l'on rit plus qu'en celui-ci.

> Sur cette terre Que puis-je faire? J'ai su, j'espère; De tout user;

Rien ne m'y lie, Et tout m'ennuie: Quittons la vie Pour m'amuser.

Tel est donc mon dessein, et, sans plus de retards, Adieu, docteur, adieu, ce soir gaiment je pars.

DARMENTIÊRES.

A merveille! le spleen!... une maladie ou plutôt la plus grande extravagance que j'aie jamais rencontrée.

ARTHUR.

Extravagance!

24

DARMENTIÊNES.

Oui, monsieur, et pire encore!... Ingratitude... manque de procédés... Quand on a un médecin... on ne part pas... comme vous dites... sans sa permission... sans son ordonnance... Que diable, nous n'en refusons pas... et vous me ferez le plaisir de remettre encore de quelques mois...

ARTHUR, froidement.

Du tout... je partirai aujourd'hui à une heure, je me suis arrangé pour cela.

DARMENTIÊRES.

Je vous demande une semaine de réflexion.

ARTHUR, tenant sa montre.

Je partirai à une heure.

DARMENTIÈRES.

Jusqu'à demain seulement.

ARTHUR, de même.

Je partirai...

DARMENTIÈRES.

Allez au diable! et faites comme vous voudrez. Je vous croyais mon ami, et comme tel j'avais un service à vous demander.

ARTHUR, se levant.

Un service!... qu'est-ce que c'est?

darmentières.

Je n'en demande pas aux gens qui partent.

ARTHUR.

Oh! vous parlerez; allons, voyons! d'ici à une heure nous avons le temps.

DARMENTIÈRES, à part.

Est-il obstiné!... (haut.) Eh bien!... cette lettre de change de dix mille francs que vous veniez toucher... en êtes-vous bien pressé?

ARTHUR.

Oui... de vieux domestiques qui m'aiment et à qui je voulais laisser cette somme.

DARMENTIÈRES.

C'est bien! mais vous n'êtes pas à cela près, et si vous pouvez attendre...

ARTHUR, froidement.

Je partirai à...

DARMENTIÈRES.

Et je le sais de reste; mais dans ce cas on retarde un peu; et s'il s'agissait de la vie d'un de mes malades; si, en accordant un delai, vous sauviez un homme d'honneur, un père de famille...

ARTHUR.

Ah!

(Il tire l'effet de sa poche et le déchire en deux.)

DARMENTIÈBES.

Eh bien! que faites vous?

ARTHUR.

J'acquitte.

DARMENTIÈRES.

Je ne vous en demandais pas tant... mais c'est égal;

4

et quoique entêté vous êtes un brave jeune homme que j'aime... que j'estime... Cette action-là me fait du bien... et à vous aussi, j'en suis sûr... Cela va mieux, n'est-ce pas?

ARTHUR.

C'est vrai.

DARMENTIÈRES.

Vous voyez ce que c'est que d'attendre; demain, peut-être, vous trouveriez aussi une occasion de ce genre-là... après-demain, encore... Allons... laissez-vous fléchir... jusqu'à demain.

ARTHUR.

Je ne demanderais pas mieux; mais qu'est-ce que je ferai ce soir?

DARMENTTÈRES.

Nous tâcherons de vons égayer, de vous distraire... nous irons au spectacle.

ARTHUR, tristement.

Des spectacles... oh! oui; des spectacles... j'y ai été hier... pour rire... à une pièce nouvelle, aux Français.

DARMENTIÈRES.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien! ça m'a décidé tout-à-fait.

DARMENTIÈRES.

Ils en sont bien capables! Eh bien! nous irons ailleurs, nous ferons autre chose; attendez-moi ici, seulement un quart d'heure, et ne décidez rien avant mon retour; vous me le jurez?

ARTHUR.

Je promets.

DARMENTIÈRES.

Allons voir mon autre malade, et lui rendre la vie.
(Paort.)

SCÈNE IX.

ARTHUR; seul.

Il a raison, le docteur, cela m'a fait du bien; et quant à mes pauvres domestiques, je leur laisserai autre chose; oui, et puisque j'en ai le temps... écrivons, car je n'avais songé à rien et je partais comme un étourdi. Quand on a une fortune, il faut en disposer, et en faveur de qui?.. ah! je le sais bien... si je le pouvais... mais ne connaissant ni son nom, ni le lieu de sa demeure, il faut bien en revenir... à qui? à ma famille! je n'ai que ma tante qui me déteste, cela nous raccommodera peut-être; je lui abandonne tout, et ma fortune, et le procès que je venais de gagner. Va-t-elle être contente! je voudrais revenir pour voir sa joie. Holà! John! (cachetant sa lettre pendant que le domestique qui était au fond s'avance.) John, porte à l'instant cette lettre à l'hôtel de mistress Berlington, attends sa reponse s'il y en a, et reviens sur-le-champ. (Le domestique s'incline et sort. Arthur tirant sa montre.) Ah! ca, voilà le quartd'heure expiré, et le docteur ne revient pas; tant-pis pour lui; un médecin doit être exact. Moi, je suis pressé, et n'ai pas le temps d'attendre, je vais partir.

(ll va pour sortir.)

SCÈNE X. AGATHE, ARTHUR.

ENSEMBLE.

O ciel! ò surprise nouvelle! Je la Je le vois!

AGATHE.

·C'est lui l

28

ARTHUR.

C'est elle!

Ah! pour moi quel destin heureux Vient encor l'offrir à mes yeux!

ARTHUR.

C'est vous, ma charmante inconnue, Vous que je retrouve en ces lieux? Le ciel qui vous rend à ma vue Enfin a comblé tous mes vœux.

AGATHE.

Comment étes-vous chez mon père?

ARTHUR.

Votre père?... Ce lieu par vous est habité?

AGATHE.

Et le docteur que je révère Vers vous m'envoie...

ARTHUR.

En vérité?

Et pourquoi donc?

AGATHE.

Ah! je l'ignore.

Allez trouver, m'a-t-il dit, à l'instant Ce jeune étranger qui m'attend; Restez près de lui.

ARTHUR, à part.

AGATHE.

C'est charmant!

Pour qu'il ne parte pas encore.

ARTHUR.

O ciel!

AGATHE, naivement.

Ainsi, ne partez pas.

ARTHUR, embarrassé.

Je le voulais.

AGATHE, de même.

Changez d'idée...

Ou bien, vous le voyez, hélas! C'est moi qui vais être grondée.

ARTHUR, la regardant avec plaisir.

Oui , oui , maintenant j'attendrai , Et mon départ d'un jour peut être différé.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

AGATHE.
Combien à sa vue

De sa douce vue Mon ame est émue ; Et pourquoi partir

Mon ame est émue! Ah! loin de partir, A mon seul désir Il vient d'obéir.

Lorsque vient s'offrir Un jour de plaisir? Encor! encor un jour de plaisir!

Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

ARTHUR.

Depuis le jour où le destin jaloux, Hélas! me sépara de vous, Loin de vous et sans espérance, Votre souvenir enchanteur, Malgré le temps, malgré l'absence, Fut toujours présent à mon cœur.

AGATHE, à part.

Est-il possible?...

ARTHUR.

Et vous! ah! quelle différence!

AGATHE.

Et moi, dans ma reconnaissance, L'image de mon protecteur, Malgré le temps, malgré l'absence, Fut teujours présent à mon cœur.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

AGATHE.

De sa douce vue Mon ame est émue; Et pourquoi partir Combien à sa vue Mon ame est émue! Et, loin de partir,

Lorsque vient s'offrir Un jour de plaisir?

30

Encor, encor un jour de plaisir!

A mon seul désir Il vient d'obéir.

Ah! pour moi, pour moi quel plaisir!

Our, sa voix chérie Me rend à la vie; Ah! quelle folie De vouloir mourir! Lorsque l'existence S'embellit d'avance Et par l'espérance Et par le plaisir!

Mon ame attendrie Renaît à la vie; Et quelle magie Vient nous réunir! Ah! lorsque j'y pense, Mon cœur bat d'avance; Est-ce d'espérance, Est-ce de plaisir?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, DARMENTIÈRES.

AGATHE.

C'est le docteur! et mon père, comment va-t-il? DARMENTIÈRES.

Beaucoup mieux, graces à la potion calmante que je viens de lui faire prendre, et qu'il refusait d'abord.

AGATHE.

Vous savez donc?...

DARMENTIÈRES.

Oui, mon enfant, j'ai découvert la cause de son mal; je vous l'avais bien dit, et je vous raconterai plus tard... Allez m'attendre au jardin.

AGATHE, prête à sortir et revenant.

Est-ce dangereux, monsieur le docteur, et en meurt-on?

DARMENTIÈRES.

Presque jamais, et au contraire, il y en a beaucoup qui en vivent... (voyant qu'elle fait un geste.) mais je n'ai pas le temps de vous expliquer... j'ai une consultation à donner à un autre malade, (montrant Arthur.) à monsieur.

AGATHE.

Est-il possible! il est souffrant, il est malade?

Très sérieusement.

AGATHE.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Eh! mais, comme vous voilă troublée! et quel intérêt pouvez-vous y prendre?

AGATHE, à demi-voix.

Quel intérêt! c'est lui dont je vous parlais ce matin, sur la route de Rouen, ce jeune étranger...

DARMENTIÈRES, se frappant le front.

La berline, la diligence renversée... je comprends... C'est très bien, très bien, mon enfant; alors, comme je vous l'ai dit, laissez-moi et allez vous promener au jardin.

AGATHE.

Mais, monsieur...

Darmentières.

Et vous aussi, allez-vous résister au docteur?

GATHE.

Non, monsieur, non, je m'en vais; je vous le recommande. (se retournant.) Pauvre jeune homme! ah! mon Dieu! que c'est dommage!

(Elle:sort.)

SCÈNE XII.

DARMENTIÈRES, ARTHUR.

ARTHUR, la suivant des yeux.

Elle est charmante. (vivement.) Ah! mon cher docteur!

DARMENTIÈRES, froidement et lui prenant la main.

Je vous remercie, mon cher ami, de m'avoir tenu parole, d'avoir attendu mon retour; je voulais vous apprendre que votre argent était bien placé, que vous aviez sauvé un honnête homme; et maintenant, que je ne vous retienne plus; ne vous gênez pas, vous êtes libre.

ARTHUR.

Certainement, docteur; mais je voulais vous dire...

DARMENTIÈRES, l'observant toujours.

Je serais désolé de vous faire attendre plus longtemps, surtout quand on est aussi pressé que vous.

ARTHUR.

Je le suis moins en ce moment.

DARMENTIÈRES.

Est-ce que tout n'est pas disposé? est-ce qu'il y a quelque obstacle, quelque retard?

ARTHUR.

Peut-être bien; car cette jeune fille qui était là, que vous avez vue, occupait depuis long-temps mon cœur et ma pensée; mais je la croyais à jamais perdue pour moi; cette idée me laissait dans un vague, une indifférence, un ennui que sa présence seule vient de dissiper.

DARMENTIÈRES, lui prenant le pouls.

En effet, cela va mieux; il y a plus de vivacité, plus de chaleur.

ARTHUR.

Oui, oui... il me semble qu'à présent j'aurais moins de peine à vivre.

DARMENTIÈRES.

C'est possible, et je ne sais cependant si je dois vous conseiller....

ARTHUR.

Pourquoi cela?

DARMENTIÈRES.

C'est que j'ai aussi reçu les confidences de cette jeune fille; ce matin encore elle me parlait de vous...

ARTHUR

Elle ne m'aime pas?

DARMENTIÈRES.

Au contraire, elle ne pensait qu'à vous, elle vous aime...

ARTHUR.

Est-il possible?...

DARMENTIÈRES.

Raison de plus pour ne pas changer d'idées; car c'est une famille d'honnêtes gens... une fille sage, vertueuse, bien élevée... et vous, quoique grand seigneur, riche et puissant, vous ne voudriez pas la tromper... la séduire... en faire votre maîtresse... ce serait mal. Il vaut donc mieux, comme vous le disiez, partir sur-le-champ et sans avoir rien à se reprocher; c'est moi maintenant qui vous y engage.

ARTHUR.

Allez au diable!... partez si vous voulez, moi je reste.

DARMENTIÈRES.

Que dites-vous?

ARTHUR.

Que, puisque je l'aime, que j'en suis aimé, je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'épouser.

5

DARMENTIÈRES.

Vous!

ARTHUR.

Et pourquoi pas?

DARMENTIÈRES, vivement et se rapprochant.

C'est différent; restez alors, restez, je vous le permets, car c'est là que je voulais vous amener; c'est le régime que je voulais vous prescrire. Oui, mon jeune ami, le mariage... on vous dira peut-être que c'est encore une folie, c'est possible; mais elle vaut toujours mieux que l'autre; elle est plus gaie; et puis un bon ménage... une jolie femme, des enfans... Je vois que l'ordonnance vous sourit.

ARTHUR.

Sans contredit... mais le père voudra-t-il?

Cela me regarde, je m'en charge.

ARTHUR.

Et ma future!... êtes-vous bien sûr de ce que vous m'avez annoncé? ne vous êtes-vous pas trompé?... Je ne peux pas vivre dans une telle incertitude; non, docteur, je n'y suis plus... je brûle, je dessèche... j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES, lui tâtant le pouls.

C'est ce que je vois; il vous faut quelque chose qui vous modère, qui vous calme. Allez vous promener...

ARTHUR.

Vous moquez-vous de moi?

DARMENTIÈRES.

Pendant dix minutes, au jardin.

ARTHUR.

Lorsque je souffre!... lorsque je suis amoureux!...

Ah! cà, voulez-vous savoir mieux que votre méde-

cin ce qu'il vous faut et ce qui vous convient? J'ai rendu mon ordonnance et n'y change rien; dix minutes au jardin, pas une de plus... pas une de moins... sinon je ne me mêle plus de votre santé.

ARTHUR.

J'y vais, docteur, j'y vais.

DARMENTIÈRES.

A la bonne heure, et vous vous en trouverez bien.

ARTHUR.

Soit... (le regardant.) Est-il original!....

DARMENTIÈRES, le regardant aussi.

C'est ce que j'allais vous dire.

(Arthur sort.)

SCÈNE XIII.

DARMENTIÈRES, puis DELAROCHE.

DARMENTIÈBES.

Pauvre garçon!... il ne se doute pas de ce qu'il va y rencontrer; et alors... émotion, explication, déclaration, cela les regarde... là finissent les droits de la Faculté... Ah! voilà mon autre malade... (à Delaroche qui entre.) Eh bien! comment nous trouvons-nous?

DELAROCHE*.

Ah! docteur, ah! mon cher ami!...

DARMENTIÈRES.

Je savais bien que je vous forcerais à me donner ce nom; et tantôt cependant, si je vous avais laissé faire, vous me mettiez à la porte, vous refusiez mes prescriptions qui ne vous ont pas trop mal réussi... Le teint est meilleur, la poitrine moins oppressée.

DELAROCHE.

Oui, je respire, et me voilà, graces à vous, délivré

* Delaroche, Darmentières.

36 LA MÉDECINE SANS MÉDECIN.

d'un grand poids pour aujourd'hui; mais après-demain... mais dans quelques jours...

DARMENTIÈRES.

Ce que nous appelons des rechutes... ce qui est souvent plus terrible... Il faut alors, en médecin habile, couper le mal dans sa racine.

DELAROCHE.

Et le moyen?

DARMENTIÈRES.

N'avez-vous pas confiance en moi? et si, dès ce soir, en suivant ma nouvelle ordonnance, vous trouviez le moyen de faire face à vos engagemens et de rétablir vos affaires; s'il vous arrivait cent... deux cent mille francs... ce que vous voudrez...

DELAROCHE.

Vous riez de moi.

DARMENTIÈRES.

La Faculté ne rit jamais, monsieur.

DELAROCHE.

Et comment un tel miracle pourrait-il se faire?

DARMENTIÈRES.

Par un seul mot de vous! en disant : oui, à un de mes malades, à un jeune homme bien portant, riche, aimable, qui aime votre fille, qui en est aimé, et qui vous la demande en mariage.

DELAROCHE, hors de lui.

Vous ne m'abusez pas? Ma fille, ma chère enfant... Ce mariage... vous en êtes sûr?...

DARMENTIÈRES.

Je le crois bien! c'est moi qui l'ai prescrit; et, s'il y avait une justice, la mariée me devrait quelque chose pour mes honoraires.

DELAROCHE.

Je ne sais si je veille, et je n'y puis croire.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, voilà votre fille qui va vous donner de bonnes nouvelles.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, AGATHE, ARTHUR.

AGATHE, accourant entre eux.

Ah! mon père... ah! monsieur le docteur... si vous saviez... je viens de le voir au jardin, où nous nous sommes rencontrés par hasard.

DARMENTIÈRES.

Par hasard... Je crois bien.

AGATHE.

Et il m'aime, il m'adore, il veut m'épouser... et il va venir me demander à mon père.

DARMENTIÈRES.

Et où est-il donc?

AGATHE.

Je l'ai laissé lisant une lettre que son domestique venait de lui apporter; il est dans la joie, dans l'ivresse... il ne se connaît plus... Tenez, c'est lui.

(Arthur paraît triste et réveur, une lettre à la main.)

DARMENTIÈRES.

Ah! mon dieu! quel air triste!... eh! venez donc, n'ayez plus peur... Voilà son père qui vous la donne en mariage.

ARTHUR et AGATHE*.

Est-il possible!

DELAROCHE.

Permettez...

* Darmentières, Arthur, Agathe, Delaroche.

38 LA MÉDECINE SANS MÉDECIN.

DARMENTIÈRES.

C'est convenu.

AGATHE.

Ah! mon père, si vous l'avez dit!

DELAROCHE.

Mais ma fille n'a rien.

DARMENTIÈRES.

Qu'importe!... votre gendre a de la fortune.

ARTHUR.

Au contraire, c'est que je n'en ai plus.

QUATUOR.

DARMENTIÈRES.

Grands dieux!

TOUS.

Eh! mais, que dit-il donc?

ARTHUR.

Décidé ce matin à sortir de la vie, De tous mes biens j'avais fait l'abandon En bonne forme.

DARMENTIÈRES.

O ciel! quelle folie!

ARTHUR.

On m'écrit qu'on accepte...

TOUS.

Eh bien?

ARTHUR.

Eh bien!

J'ai tout donné, je n'ai plus rien.

ENSEMBLE.

Le destin qui nous accable Nous protégeait un instant, Pour rendre plus misérable L'avenir qui nous attend. DARMENTIÈRES, à Delaroche, à demi-voix.

Moi qui comptais sur sa fortune Pour rétablir la vôtre...

DELAROCHE.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Il n'est plus d'espérance aucune : Le père et le gendre n'ont rien.

ARTHUR, avec exaltation et montrant Agathe.

Qu'importe si j'ai sa tendresse!

AGATHE, de même.

Qu'importe si j'ai son amour!

DARMENTIÈRES, se plaçant entre eux.

Voilà des phrases de jeunesse ; Mais la raison parle à son tour,

Et nous ne devons plus songer au mariage!

ARTHUR et AGATHE, avec effroi.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES.

Docteur prudent et sage, Je l'ordonnais, je le défends.

AGATHE ET ARTHUR.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Selon le mal, selon les accidens, Il nous faut changer de recettes.

ARTHUR.

La première est la bonne, et moi, je m'y connais, Je la suivrai.

DARMENTIÈRES.

Non pas.

ARTHUR, passant près d'Agathe.

Barbare que vous êtes,

Vous changerez d'avis.

DARMENTIÈRES.

Jamais.

TOUS.

Jamais?

DARMENTIÈRES.

Jamais.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

AGATHE.

Eh bien! malgré la médecine, Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!

Moi, dans mon dessein je m'obstine; Je brave ici votre courroux,

Et jure d'être son époux!

A nous désunir il s'obstine; Lui jadis si bon et si doux!

Allez, je ne crois plus en vous.

DARMENTIÈRES.

Ah! vous bravez la médecine!

Eh bien! morbleu! moi je m'obstine; Du sort fatal qui me domine Et si vous déraisonnez tous,

Seul i'aurai du bon sens pour vous.

DELAROCHE.

Au diable donc la médecine! Rien ne peut détourner les coups,

Et je dois braver son courroux!

DELAROCHE, retenant Arthur.

Arrêtez! il eut ma promesse!

DARMENTIÈRES.

Quand je croyais à sa richesse; Mais il la perd en ce moment.

DELAROCHE, entre eux.

Raison de plus pour tenir mon serment.

AGATHE et ARTHUR*.

Ah! quel bonheur!

DARMENTIÈRES.

Ouelles folies!

DELAROCHE.

L'honneur le veut.

DARMENTIÈRES.

C'est ça, toutes les maladies:

L'amour, l'honneur, la probité!

. Qu'un instant je sois écouté!

ARTHUR.

Son père à cet hymen a consenti...

DELAROCHE.

Sans doute.

Darmentières, Delaroche, Arthur, Agathe.

SCÈNE XIV.

DARMENTIÈRES.

Et moi je le défends : il ne peut avoir lieu.

(bas à Delaroche.)

Vous le savez trop bien... ou moi-même...

DELAROCHE.

Grand Dieu!

DARMENTIÈRES, de même.

Pro voquant un éclat que votre cœur, redoute, Je déclare tout haut que sans honte son nom Ne saurait s'allier au vôtre.

DELAROCHE, à part.

Il a raison.

Oui, de mon déshonneur quand j'ai la certitude...

Cela n'est plus possible... il n'est plus d'union!

ARTHUR et AGATHE, le menaçant.

De quoi se mêle-t-il? c'est lui qui sans raison Met le trouble en cette maison.

DELAROCHE, avec colère.

Oui, c'est lui, vous avez raison, Qui vient troubler cette maison.

DARMENTIÈRES*.

Une autre maladie! allons, l'ingratitude!

ARTHUR et AGATHE, à Delaroche.

De grace, au moins expliquez-nous...

DELAROCHE.

Non, ne me suivez pas... laissez-moi tous.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

AGATHE.

Eh quoi! c'est lui qui nous chagrine!

Oh ! oui, malgré la médecine, Moi , etc.

A nous désunir, etc.

DELAROCHE.

DARMENTIÈRES.

Au diable donc la médecine! Du sort, etc.

Ah! vous bravez la médecine! Eh bien! etc.

(Delaroche sort par la droite.)

* Delaroche, Arthur, Agathe, Darmentières.

6

SCÈNE XV.

DARMENTIÈRES, ARTHUR, assis à gauche du théâtre, AGATHE, assise à droite.

DARMENTIÈRES, les regardant après un instant de silence.

Les voilà tous malades à présent, et c'est moi, c'est le médecin qu'on accuse; c'est toujours comme ça quand nous ne réussissons pas.

ARTHUR, se levant.

N'ai-je pas raison? vous m'empêchez de partir, vous me rendez encore plus amoureux que je n'étais.

AGATHE, se levant.

Et quand mon père a consenti à notre mariage, c'est vous qui l'en dissuadez, qui le faites manquer à saparole.

DARMENTIÈRES, entre eux.

Qu'est-ce que je disais? il n'y a rien d'ingrat comme les malades à qui on a sauvé la vie; car les autres, ils sont bien plus raisonnables, ils ne disent rien. (à Arthur.) Est-ce que je pouvais vous laisser contracter une pareille union? (à Agathe.) est-ce que vous-même vous l'auriez voulu, si vous aviez su...

AGATHE et ARTHUR.

Quoi donc?

DARMENTIÈRES.

Que demain peut-être, dans cette maison, la ruine, la misère, le déshonneur...

AGATHE.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES.

Qui, voilà le secret que votre père vous cachait, et que moi seul avais découvert; forcé de déclarer sa honte, de suspendre ses paiemens...

AGATHE et ARTHUR.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

C'est ce mal-là qui le conduisait au tombeau et dont j'espérais le guérir; mais tout est perdu, grace à monsieur qui s'en va comme un fou et sans demander conseil disposer de toute sa fortune... Que diable! monsieur, quand on est malade, on ne fait rien sans consulter son médecin.

ARTHUR.

Eh morbleu!...

DARMENTIÈRES.

Il ne s'agit pas ici de se disputer, mais de s'entendre et de voir s'il n'y aurait pas quelques moyens...

ARTHUR.

Il n'y a plus d'espoir.

(Agathe s'éloigne.)

DARMENTIÈRES.

Tant mieux; c'est dans ces cas-là que la médecine triomphe. Voyons un peu; à qui avez-vous légué, donné, abandonné cette fortune?

ARTHUR.

A qui? à ma famille; et comme je n'ai qu'une seule parente...

DARMENTIÈRES.

Votre tante, mistress Berlington?

ARTHUR.

Elle-même.

DARMENTIÈRES.

Par Esculape! elle ne rendra rien, car elle aime l'argent autant qu'elle vous déteste.

AGATHE, qui avait remonté le théâtre et regardé au fond, redescend entre eux.

Ne restez pas en ce magasin; passez là chez mon père, car voici du monde... cette dame qui est venue acheter ce matin ici pendant que vous y étiez. DARMENTIÈRES.

La robe rose?

AGATHE.

Oui, j'ai reconnu sa voiture qui s'arrêtait à la porte.

DARMENTIÈRES, à Arthur.

C'est votre tante.

AGATHE.

Je vais la recevoir.

DARMENTIÈRES.

Non, non, c'est moi que cela regarde; rentrez, rentrez tous deux; laissez-moi avec elle.

ARTHUR.

Et pourquoi?

DARMENTIÈRES.

Je ne désespère pas encore, parce que le talent, la science du médecin... et puis la nature, la nature qui vient si souvent à notre aide... enfin, laissez-moi, nous verrons: aux grands maux les grands remèdes.

(Agathe et Arthur sortent par la porte à droite.)

SCÈNE XVI.

MISTRESS BERLINGTON, DARMENTIÈRES.

MISTRESS BERLINGTON.

Eh bien! personne en ce magasin! eh! si vraiment! vous, docteur! vous que j'y retrouve encore! c'est un coup du ciel!

DARMENTIÈRES.

Et pourquoi donc?

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'ai jamais été si contente, si heureuse; depuis que je vous ai vu, il vient de m'arriver une fortune immense, et... vous verrez, j'ai déjà une foule d'idées admirables: je change mon coupé et mes chevaux, je renouvelle toutes les tentures de mon hôtel, et vous allez m'aider à choisir des étoffes; je veux ce qu'il y a de plus beau. de plus riche, de plus... Tenez, le ravissement où je suis me produit un tel effet que je ne peux pas parler, ça me coupe la respiration.

DARMENTIÈRES, froidement.

J'attendrai alors que vous ayez respiré pour savoir d'où vous vient cet accroissement de richesse.

MISTRESS BERLINGTON.

De mon neveu, de sir Arthur, qui me donne tous ses biens.

DARMENTIÈRES.

Et à quel propos?

MISTRESS BERLINGTON.

Je n'en sais rien, mais cela est...

DARMENTIÈRES.

Laissez-donc! à son âge! une telle donation pourrait bien être révocable.

MISTRESS BERLINGTON.

J'en doute; mais ce qui ne peut pas l'être, c'est la renonciation qu'il fait à ses droits dans le procès qu'il avait gagné... Tenez, docteur, tenez, voyez plutôt, je l'ai déjà montré à mon avoué qui m'a assuré qu'il n'y avait pas à revenir sur un pareil titre.

DARMENTIÈRES, prenant le papier, à part.

Diable! si l'avoué y a passé, cela va mal. (parcourant la lettre à voix basse.) Hum, hum, hum, l'imprudent! tous ses biens, tant en France qu'en Angleterre. (achevant de lire.) « Enfin, le domaine de Cer« wood où je suis né, et que je me reproche de n'avoir « presque jamais habité... Aussi, et dans l'intérêt du « pays, je ne mets qu'une condition expresse et for « melle à la présente donation, c'est que ma tante ira « se fixer dans ce château, et y fera tout le bien que je « regrette de n'avoir pu y faire... » Le domaine de Cer-

46 LA MÉDECINE SANS MÉDECIN,

wood... j'en ai souvent entendu parler; c'est, je crois, en Écosse.

MISTRESS BERLINGTON.

Dans les montagnes et au bord d'un lac... un château admirable par sa situation.

DARMENTIÈRES.

En Écosse?

MISTRESS BERLINGTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Dans les montagnes?

MISTRESS BERLINTON.

Oui, docteur.

DARMENTIÈRES.

Et au bord d'un lac?

MISTRESS BERLINGTON.

Certainement, une vue magnifique!

DARMENTIÈRES.

Et vous irez en jouir?

MISTRESS BERLINGTON.

Il le faut bien!

DARMENTIÈRES.

Pauvre femme! si jeune encore et si fraîche!

MISTRESS BERLINGTON.

Qu'est-ce que signifie?... expliquez-vous.

DARMENTIÈRES.

Rien! mais avant que vous partiez je vous prie de recevoir mes adieux, les adieux d'un ami qui vous était sincèrement attaché.

MISTRESS BERLINGTON.

Et à propos de quoi, docteur?

DARMENTIÈRES.

Vous me le demandez, lorsqu'avant un an peutêtre...

MISTRESS BERLINGTON.

O ciel!

DARMENTIÈRES.

Est-ce que je ne vous ai pas envoyée, l'année dernière, en Italie et dans le midi de la France?

MISTRESS BERLINGTON.

Eh bien?

DARMENTIÈRES.

Eh bien! vous, à qui il faut un pays chaud, un pays sec, vous allez vous ensevelir dans les montagnes d'Ecosse, au milieu des vapeurs, des nuages, des brouillards; je ne vous donne pas un an à vivre.

mistress berlington, effrayée.

O ciel! (vivement.) je n'irai pas! docteur, je n'irai pas! je vous le promets.

DARMENTIÈRES.

Et alors cette donation est nulle, car elle porte formellement l'obligation d'aller dans ce pays et d'y résider.

MISTRESS BERLINGTON.

C'est vrai; eh bien! alors, j'irai, j'irai avec un médecin, un bon médecin; vous viendrez avec moi, docteur, vous ne m'abandonnerez pas.

DARMENTIÈRES.

Votre serviteur; pour être médecin, on n'est pas assuré contre une mort certaine.

MISTRESS BERLINGTON, avec effroi.

Grand Dieu! vous croyez?

DARMENTIÈRES.

Vous la trouverez là, à poste fixe, au bord du lac; elle n'en bouge pas.

MISTRESS BERLINGTON.

Et aller s'exposer ainsi quand on est riche! vous

LA MÉDECINE SANS MÉDECIN,

conviendrez, docteur, que je suis bien malheureuse; j'en ferai une maladie.

DARMENTIÈRES.

Cela se pourrait bien; et à qui la faute? à vous qui ne voulez pas bien vous porter.

MISTRESS BERLINGTON.

Moi! je ne le veux pas?

DARMENTIÈRES.

Oui, morbleu! plus je vous regarde et plus je suis convaincu qu'il ne tiendraît qu'à vous d'avoir la plus belle santé de France! cela dépend de vous.

MISTRESS BERLINGTON.

De moi!

48

DARMENTIÈRES.

N'ayez plus de procès, plus d'ambition, plus de désir de fortune qui vous tourmente et vous empêche de dormir, qui vous brûle le sang; vivant comme vous le faites, seule ou entourée d'indifférens; toujours triste, inquiète, grondant sans cesse, car vous ne faites que cela, à commencer par moi, votre docteur; et n'ayant là, près de vous, rien pour le cœur... Qui diable y résisterait? C'est ainsi qu'on épuise les sources de la vie, qu'on les détruit, qu'on se tue soimème; c'est ce qui est arrivé à votre neveu.

MISTRESS BERLINGTON.

Mon neveu?

DARMENTIÈRES.

Oui, seul au monde et fatigué de l'existence, il voulait la quitter; c'est alors qu'il vous a fait cet abandon, cette donation; mais au moment où il allait succomber à son mal, je suis arrivé, je l'ai vu, je l'ai guéri par des moyens infaillibles et semblables à ceux que je vous proposais tout à l'heure; aussi, il ne demande plus qu'à vivre maintenant; il est amoureux; amoureux d'une jeune fille, jolie et bonne... comme

vous; (à part.) il faut la flatter; (haut.) mais pour l'obtenir il n'a plus de fortune, rendez-lui la sienne.

MISTRESS BERLINGTON.

Par exemple! quelle idée!

DARMENTIÈRES.

Dans votre intérêt autant que dans le sien; car, s'il la redemande aux tribunaux, s'il faut plaider encore... mais vous ne le voudrez pas, c'est un don, un cadeau que vous lui ferez; hier, rien ne vous répondait de son cœur; aujourd'hui, c'est une chaîne qui l'attache à vous! Sa femme et lui, pour prix de leur bonheur, vous entoureront de soins, de caresses; vous verrez naître, croître autour de vous leurs enfans qui apprendront d'eux à vous aimer, à vous chérir, et que vous gronderez tout à votre aise... mon tour viendra moins souvent. Voilà des amis, une famille pour vos vieux jours; et cette idée seule vous touche, vous émeut!

MISTRESS BERLINGTON.

Moi! docteur?

DARMENTIÈRES.

Oui, vous êtes émue, je le vois.

MISTRESS BERLINGTON.

Mais non!

DARMENTIÈRES.

Si fait!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, ARTHUR, AGATHE, DELAROCHE.

(Ils entrent par la porte à droite ; Darmentières leur fait signe de la main d'avancer lentement.)

FINAL.

DARMENTIÈRES.

Tenez, tenez, les voilà qui s'avancent: C'est de vous que leur sort dépend. Allons, qu'à vous chérir dès ce jour ils commencent! Une bonne action nous rafraichit le sang.

(prenant la lettre.)

En déchirant cet acte injuste autant qu'indigne...

MISTRESS BERLINGTON, l'orrêtant.

Mais, docteur...

DARMENTIÈRES.

Vous vivrez au moins cinq ans de plus.

MISTRESS BERLINGTON.

Cinq ans! serait-il vrai?

DARMENTIÈRES.

S'il le faut, je le signe;

Et vos jours à venir me sont si bien connus Que, si vous consentez, je vous assure même Dix ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Que dites-vous?

DARMENTIÈRES, faisant toujours le geste de déchirer.

Quinze ans...

MISTRESS BERLINGTON.

Grand Dieu!

DARMENTIÈRES.

Vingt ans..

MISTRESS BERLINGTON.

Vingt ans! ah! déchirez, déchirez, j'y consens.

TOUS.

O bonheur extrême!

darmentières, déchirant l'acte.

Tombez à ses pieds!

MISTRESS BERLINGTON.

Non, dans mes bras, mes enfans!

ENSEMBLE.

ARTHUR.

DARMENTJÈRES.

O moment plein d'ivresse! Je retrouve en ce jour L'amitié, la richesse, Le bonheur et l'amour.

Par moi, par ma sagesse, Il retrouve en ce jour Sa tante, sa maîtresse, Sa fortune et l'amour.

TOUS.

O moment plein d'ivresse! Il retrouve en ce jour L'amitié, la richesse, Le bonheur et l'amour!

DARMENTIÈRES, à Delaroche.

De mes talens, mon cher, ce matin vous doutiez; Et, grace à mon système, ici, vous le voyez, La santé chez vous tous est enfin rétablie, Sans qu'il en ait coûté rien à la pharmacie.

TOUS.

O moment plein d'ivresse! etc.

FIN.